



10-18

Bertrand Fillaudeau
Jean-Philippe de Tonnac
Christian Bourgois

José Corti

1938-1988 : 50 ans d'édition

✓
JOSÉ CORTI


1938-1988

50 ans d'édition

Anthologie établie
par Bertrand FILLAUDEAU
et Jean-Philippe de TONNAC

10 18

INÉDIT



DL-29 111988-29 120

© Éditions José Corti
et Union générale d'éditions 1988
ISBN 2-264-01266-8



SOMMAIRE

Introduction de Christian Bourgois.	11
Avant-propos de l'éditeur.....	13
Lettre d'Albert Béguin à José Corti (26 juin 1938).	15
Lettre de Gaston Bachelard à José Corti (15 novembre 1939).....	17
Lettre de René Char à José Corti (27 octobre 1939).	19
Lettre de Georges Blin à José Corti (30 octobre 1942).	21
Lettre de Bertrand Poirot-Delpech à José Corti (15 juin 1983).....	23
Lettre de Christian Hubin (7 janvier 1987). ...	25
José Corti : Le portrait de Baudelaire (<i>extrait de</i> : SOUVENIRS DÉSORDONNÉS).....	27
Christian Hubin : La forêt en fragments (<i>extrait</i>).....	32
Pierre-Georges Castex : José Corti, éditeur de la critique littéraire.	33
Gilbert Durand : L'Homme Corti.....	36

ANTHOLOGIE

Gustave Amiot : La duchesse de Vaneuse (<i>extrait</i>).....	39
Yves Amiot : Un gouverneur de Judée (<i>extrait</i>).....	41
Claude Aveline : De fil en aiguille aux apprêts de l'après (<i>extrait</i>).....	43
Gaston Bachelard : Les eaux claires, les eaux printanières et les eaux courantes... (<i>extrait</i> <i>de</i> : L'EAU ET LES RÊVES).....	44
Gaston Bachelard : Les Constellations (<i>extrait</i> <i>de</i> : L'AIR ET LES SONGES).....	83
Marie-Claire Bancquart : Opéra des limites (<i>extraits</i>).....	87
Silvia Baron Supervielle : Lectures du vent (<i>extraits</i>).....	89
Charles Baudelaire : Recueillement (<i>extrait de</i> : LES FLEURS DU MAL).....	91
Marcel Béalu : Le bruit du moulin.....	92
William Beckford : Vathek (<i>extraits</i>).....	102
William Beckford : Journal intime au Portugal et en Espagne (<i>extraits</i>).....	105
Albert Béguin : L'Ame romantique et le rêve (<i>extrait</i>).....	111
Paul Bénichou : Le sacre de l'écrivain (<i>extrait</i>).....	116
William Blake : Le mariage du Ciel et de l'Enfer (<i>extrait</i>).....	119
Georges Blin : Stendhal et les problèmes du roman (<i>extrait</i>).....	121
Marguerite Bonnet : André Breton et les dé- buts de l'aventure surréaliste (<i>extraits</i>).....	123
Marguerite Bonnet : Réquisitoire de Georges Ribemont-Dessaignes (<i>extrait de</i> : L'AFFAIRE BARRÈS).....	129
André Breton, René Char, Paul Éluard : Ralen- tir travaux (préfaces).....	141
Jean Briance (Jean Thuillier) : Bulande (<i>extrait</i>).....	143

Émile Cabanon : Un roman pour les cuisinières (préface de J. Corti).....	146
Pierre-Georges Castex : Le conte fantastique en France (<i>extrait</i>).....	150
Ross Chambers : La comédie au château (<i>extrait</i>).....	154
René Char : Cruauté, Eaux-mères, Sommeil cassant (<i>extraits de</i> : LE MARTEAU SANS MAÎTRE).....	156
Pierre Cheymol : Les vieilles avant-gardes (<i>extrait de</i> : LES AVENTURES DE LA POÉSIE). .	164
Samuel Taylor Coleridge : Le dit du vieux marin (<i>extraits</i>).....	170
José Corti : Souvenirs désordonnés (<i>extrait</i>). .	174
Claude Courtot : Journal imaginaire de mes pri- sons en ruine, Hubert Robert 1793-1794 (<i>extraits</i>).....	183
Noël Devaulx : Simple police (<i>extrait de</i> : AVEC VUE SUR LA ZONE).	186
DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DU SURREALISME (<i>extrait</i>).....	189
Madame de Duras : Olivier ou le secret (<i>extrait</i>).....	195
Georges Fourest : Le Cid, Sardines à l'huile (<i>extraits de</i> : LA NÈGRESSE BLONDE).	198
Jacques Garelli : Hors Frontières (<i>extrait de</i> : L'UBIQUITÉ D'ÊTRE).....	201
Marie de Gournay : Égalité des hommes et des femmes (<i>extrait de</i> : FRAGMENTS D'UN DIS- COURS FÉMININ).....	202
Julien Gracq : Au château d'Argol (<i>extrait</i>)..	205
Julien Gracq : Paris à l'aube (<i>extrait de</i> : LIBERTÉ GRANDE).....	223
Julien Gracq : La littérature à l'estomac (<i>extrait</i>).....	227
Julien Gracq : Le rivage des Syrtes (<i>extrait</i>). .	231
Julien Gracq : La presqu'île (<i>extrait</i>).....	233
Julien Gracq : Lettrines 2 (<i>extrait</i>).....	237

Julien Gracq : Les eaux étroites (<i>extrait</i>).	240
Julien Gracq : En lisant, en écrivant (<i>extraits</i>).	246
Michel Guiomar : Principes d'une Esthétique de la mort (<i>extrait</i>).	254
Sadegh Hedayat : La chouette aveugle (<i>extrait</i>).	258
Sadegh Hedayat : La chambre noire (<i>extrait</i> <i>de</i> : L'ABIME ET AUTRES RÉCITS).	262
Christian Hubin : Personne (<i>extraits</i>).	274
Christian Hubin : La forêt en fragments (<i>extraits</i>).	277
Vicente Huidobro : Gilles de Raiz (<i>extrait</i>).	281
Sylvain Itkine : Don Juan satisfait (<i>extrait</i>).	289
Jean-Paul (Richter) : La loge invisible (<i>extrait</i>).	291
Eugène Labiche : Labiche en Italie (<i>extrait</i>).	301
Frédéric de La Motte Fouqué : Ondine (<i>extrait</i>).	303
Lautréamont : Les chants de Maldoror (<i>extrait</i> <i>de</i> : ŒUVRES COMPLÈTES).	305
Matthew-Gregory Lewis : Le moine (<i>extrait</i>).	309
André Liberati : La transparence des pierres (<i>extrait</i>).	311
Ghérasim Luca : Paralipomènes (<i>extraits</i>).	313
Xavier de Maistre : Voyage autour de ma chambre (<i>extrait</i>).	318
Jean Mambrino : Le mot de passe (<i>extraits</i>).	320
Jean Mambrino : Ils (<i>extrait de</i> : LA SAISON DU MONDE).	326
Johanot Martorell : Lettres de bataille (<i>extrait</i>).	329
Charles Mauron : Des métaphores obsédantes au mythe personnel (<i>extrait</i>).	333
Max Milner : Le diable dans la littérature fran- çaise (<i>extrait</i>).	337
Gérard de Nerval : Aurélia (<i>extrait</i>).	341
Charles Nodier : La femme du proconsul (<i>extrait de</i> : MOI-MÊME).	345
Benjamin Péret : Morts ou vifs (<i>extrait de</i> : ŒUVRES COMPLÈTES, tome 4).	347

Fernando Pessoa : Le marin (<i>extrait</i>).	352
Georges Poulet : La conscience critique (<i>extrait</i>)	356
Ann Radcliffe : Les mystères du château d'Udolphe (<i>extrait</i>)	359
Michel Raimond : La crise du roman des lende- mains du naturalisme aux années vingt (<i>extrait</i>)	361
Alan Raitt : Villiers de l'Isle-Adam exorciste du réel (<i>extrait</i>)	365
Marcel Raymond : De Baudelaire au Surréa- lisme (<i>extrait</i>)	370
Odilon Redon : Ingres (<i>extrait de</i> : A SOI- MÊME)	374
Arthur Rimbaud : Une saison en Enfer (<i>extrait de</i> : Édition critique établie par P. Brunel).	377
Édouard Roditi : Entretien avec Marc Chagall (<i>extrait de</i> : PROPOS SUR L'ART)	381
Jean Rousset : La France et le Baroque (<i>extrait de</i> : LA LITTÉRATURE DE L'ÂGE BAROQUE EN FRANCE)	391
Jean Rousset : Anthologie de la poésie baroque française (<i>extraits</i>)	395
Sainte-Beuve : Mes poisons (<i>extrait</i>)	399
André Spire : Plaisir poétique et plaisir mus- culaire (<i>extrait</i>)	402
Jean de Sponde : Sonnet de la mort (<i>extrait</i>)	405
Laurence Sterne : A Eliza ou 95 variations sur un thème sentimental (<i>extrait</i>)	406
Robert-Louis Stevenson : Le malade et le pom- pier (<i>extrait de</i> : FABLES)	408
Paul Valet : Multiphages (<i>extraits</i>)	410
Villiers de l'Isle-Adam : L'Ève future (<i>extrait</i>)	413
Horace Walpole : Le château d'Otrante (<i>extrait</i>)	416
Horace Walpole : Contes hiéroglyphiques (<i>extrait de la préface</i>)	418



CHRONOLOGIE

Les Éditions Surréalistes (1930-1938), 6, rue de Clichy, Paris.....	422
Les Éditions José Corti (1938-1988), 11, rue de Médicis, Paris.....	424



INTRODUCTION

Bruno Roy n'aime pas le *Poche*. Pour fêter le dixième anniversaire de sa maison Fata Morgana, je lui proposai néanmoins il y a un certain temps de publier en 10/18 un choix des plus belles pages de ses précieuses éditions.

Ce livre donna, quelques années plus tard, à Bertrand Fillandeau et Jean-Philippe de Tonnac l'idée d'un ouvrage analogue pour le cinquantième anniversaire des éditions José Corti... bien que la répugnance de son fondateur pour le poche fût plus grande encore.

Je vois dans tout cela une entreprise symbolique. Il existe une histoire secrète dans l'édition qu'aucun chercheur ne pourra décrire faite des ambitions et des admirations secrètes et inavouées de tel éditeur pour tel autre. J'ai avancé depuis près de trente ans sous l'égide de quelques grandes ombres – Maurice Levy, Stock, Simon Kra, Maxwell, Perkins, Gaston Gallimard, René Julliard et José Corti. Leurs catalogues m'ont accompagné dans mes veilles

et j'ai tenté de faire partie de leurs clans. Je suis aussi heureux que fier de célébrer avec ce petit livre l'œuvre profondément originale de José Corti.

Christian Bourgois

En parcourant la liste des titres publiés depuis cette date, le lecteur attentif ne manquera pas de s'étonner de la fréquence avec laquelle réapparaît le mot *château* – château d'Otrante; château d'Udolphe; comédie au château; château de Saint-Aldobrand; château d'Argol – comme si ce type d'architecture était la figure privilégiée d'une certaine écriture, et le symbole de Corti lui-même : assises plongées dans l'ombre, stratifications, sens de la hauteur et du Mystère. Toute sa démarche d'éditeur pourrait se réclamer de cette fascination-là. C'est ce que ce grand bâtisseur a cherché dans tous les manuscrits qui passèrent entre ses mains, convaincu que la Littérature est l'un des plus authentiques porte-parole de ce qui échappe à la parole – de ce qui, la transmutant, la fait irradier, la rend, l'espace d'un livre, *signifiante*. La littérature tout comme sa démarche ne doivent rien au hasard. Aussi l'admiration de José Corti s'est-elle portée très tôt sur les écrivains dont l'œuvre témoignait d'une autre perception des choses, de cet *amour réalisé du désir*

demeuré désir, dans l'alchimie toujours nouvelle de ce qu'on nomme, faute de mieux, une vision, un style, un ton. Témoins privilégiés qui sont en littérature aussi rares que partout ailleurs. Doués d'une oreille intérieure exceptionnelle, ils traduisent dans une langue magnétique une Réalité à la fois lointaine et proche, mais toujours latente : inouïe.

José Corti a encore ouvert son catalogue aux critiques et aux spécialistes qui ont tenté et tentent de mieux nous faire percevoir l'étendue de ce champ littéraire où l'écriture est comme l'enregistrement des muettes vibrations de l'univers. On trouvera dans cette anthologie quelques-unes des plus belles pages de ce Livre que nous continuons à enrichir pour un public amoureux d'une littérature qui, lui parlant d'ici, lui parle surtout d'ailleurs. En choisissant de la confier aux soins de Christian Bourgois, notre intention était de rendre aussi hommage à l'un de ceux qui accomplissent, à l'extérieur des frontières de notre langue, ce même travail de défrichage qui incombe à tout éditeur. Chez lui, les châteaux ont été remplacés par les citadelles de Manhattan. Mais le Mystère est demeuré.

Bertrand Fillaudeau
Jean-Philippe de Tonnac

Bâle, le 26 juin

Cher Monsieur,

Merci de vos lignes.

Je ne vois toujours rien venir du côté de la rue de Beaune. Ces manières font pencher la balance en votre faveur, et je ne serais pas étonné si dans quelques jours vous receviez mon accord. Je ne vous cacherai pas que j'ai consulté ma femme, — qui est dans le Berry, — et que de son côté elle me conseille de trancher la question dans le sens que vous souhaitez. Les femmes ont sur nous cette supériorité qu'elles cèdent à leurs sympathies, alors qu'il nous arrive de leur résister, quitte à en garder un remords ou un malaise! J'avoue que j'ai encore une résistance à vaincre; quoique vous sachiez bien où va ma sympathie, et que ce n'est pas aux grands requins, vous comprenez, je pense, que je garde un peu malgré moi le désir de ne rien décider avant de pouvoir confronter deux projets précis. Mais comme je suis à peu près sûr que le sieur G. ne m'offrira en aucun cas des conditions plus agréables que les vôtres, et comme à ce

moment il ne restera que le poids de la sympathie pour entraîner la bascule, vous voyez où elle a toute chance de pencher. Il se pourrait même qu'elle y aille avant que l'autre réponde, s'il s'obstine à faire durer les choses, dans la persuasion qu'on ne peut se passer de lui. Ce qui me retient encore, c'est d'abord que sa démarche a été faite à l'instigation des gens de la revue, qui lui en ont parlé par gentillesse pour moi ou par estime pour mon bouquin, et qu'il ne serait pas élégant de ma part, envers eux, de brusquer la rupture. C'est ensuite, malgré tout, l'idée que la diffusion du livre serait plus puissante. Mais je me dis aussi que vous y travaillerez avec plus d'enthousiasme et aussi avec plus d'urgence personnelle, ce qui pourrait compenser vos moyens matériellement plus réduits.

Voilà un bulletin qui par son ambiguïté mériterait d'être l'œuvre de quelque chancellerie. Je tenais à ne pas vous étonner par mon silence et à vous donner la position exacte de ma navigation. J'attends le vent favorable, et je le souhaite orienté vers vos parages.

Bien cordialement à vous.

Béguin

Albert Béguin
à José Corti
le 26 juin 1938

Dijon, le 15 novembre 1939

Cher Monsieur,

Je suis donc passé chez les trois principaux libraires de Dijon. Ils m'ont demandé de vous écrire pour vous prier de leur envoyer dès la parution du livre les quantités suivantes :

M. Venot. Place d'Armes. 2 douzaines, il ne m'a pas indiqué l'intermédiaire.

M. Dugrinel. Rue de la Liberté. 1 douzaine plus 1/2 douzaine des Chants de Maldoror. Dugrinel m'a dit que son intermédiaire qui lui fait livrer tous les jours par le service rapide est Gaulon 39 rue Madame. Paris.

M. Rigollot. Rue de la Liberté, 15 exemplaires de mon livre et 5 exemplaires des Chants de Maldoror.

Intermédiaire Boulègue – Rue du Caire ou bien Hachette 25 Rue des Cévennes.

Ce dernier libraire est bien placé, sa vitrine est « regardée ».

J'espère que tout va bien. J'ai été très heureux de nos longues causeries et je ferai désormais de longues et agréables poses rue de Médicis.

Ma famille se joint à moi pour vous envoyer ainsi qu'à votre famille un bien amical souvenir.

Bachelard

J'ai lu avec le plus grand intérêt *le Château d'Argol*. Le début est un peu lent, mais dès le premier quart du livre, le talent est évident. Une atmosphère lourde, pleine, donne une impression inoubliable. Le style est par moment d'une grande beauté. C'est dans l'ensemble trop bien pour avoir du succès – que n'ai-je, dans mon trou dijonnais, une revue convenable pour faire un compte-rendu. En tout cas, transmettez à l'auteur mes très sincères compliments.

B.

Gaston Bachelard
Université de Dijon
Faculté des Lettres

Le 27 octobre 1939

Cher ami,

Grand et cordial merci pour votre lettre de haute humour. J'avais appris par ma femme votre devenir actuel et m'étais complu à vous imaginer puis à vous suivre dans l'exercice de vos ubiques fonctions! Non, figurez-vous que je fais la guerre! Je suis dans l'Est, proche de Maginot, le canon à l'épaule. Je fais des trous de 20 km devant moi (Artillerie Lourde et tout). Nous avons cavale sur les routes, fondrières et talus durant un mois pour atterrir finalement dans un paysage de sapins pluvieux et de braves gens ignares et rares. C'est la vie. Je m'efforce de poursuivre mon examen de toutes choses clairvoyant et tempéré et y parviens, molletières mises à part. Nous n'en sommes pas encore aux arêtes de poisson phosphorescentes. Ça viendra. Mes fonctions à la CR de mon régiment consistent à peser la soupe et à bromurer le vin. Je suis en outre secrétaire de l'État civil militaire : quelque chose comme un brave soldat Chveik type 1939. Voilà les tables tour-

nantes de la Loi, j'abats le pique! mais ménage le Cœur!!

Mon cher ami, ne m'oubliez pas. Bien sûr que nous nous reverrons face au Luxembourg ce paradis qui souffre de tranchées, présentement...

Mon souvenir à Bachelard quand vous lui écrirez. Tous mes vœux à Madame Corti et à votre cher fils. A vous bien amicalement. René Char.

René Char
173^e R.A.L.G.P.A.
2^e groupe
CR 2
Secteur Postal 307

Le 30 octobre 1942

Mon cher ami,

J'ai beau tailler ma plume avec la plus subtile patience, je ne la trouve ni assez aiguë ni assez tranchante pour répondre dignement à votre carte en fines pointes. Mais qui n'a pas reçu des fées l'esprit qu'il faut, celui-là ne doit pas se baratter l'imagination pour feindre des saillies qui ne naissent point naturellement sur ses lèvres comme l'œuf sous le cul d'une poule.

Quant à l'autographe que vous me demandez, je trouverais par trop inélégant de vous le faire tenir sur une carte inter-zones. A plus forte raison votre fils aurait-il lieu de s'offusquer d'un pareil procédé. Si les dieux n'accumulent pas les obstacles ou les sirènes sur ma route j'irai à Paris aux prochaines grandes vacances et pourrai tout à loisir sur la page léonine graver quelque formule sincère et vigoureusement impromptue.

Vous savez sans doute que notre travail de longue patience n'est pas passé inaperçu en zone libre. Messer Rousseaux (André) lui a consacré

une de ses masturbations les plus superficielles dans le *Figaro-ci*. Combien vaut mieux la très belle tartine de huit hautes colonnes : six cents lignes que Blanchot (Maurice) a taillée pour nous dans les « *Débats* ». Remerciez-le. C'est juste de ton, riche, complet, pertinent, sympathique et délicatement intelligent. J'ai lu aussi le rez-de-chaussée que Jean Catesson nous avait réservé au « *Comoedia* ». A vrai dire c'est un dialogue entre Baudelaire et Catesson sur le modèle de l'entretien de Moïse avec l'Éternel et où nous n'avons pas plus de place nous les « auteurs » que vous le supporteur.

J'attends votre colis. Mes amitiés à votre fils, mes hommages à Madame Corti et bien cordialement à vous. On m'apprend qu'avant-hier la radio portugaise a fait un petit exposé sur notre livre.

G.B.

Carte postale
expédiée par
Georges Blin
Lycée Saint-Aulaire
Tanger
Maroc

Le 15 juin 1983

Cher José Corti,

Je viens de vous lire d'une traite. C'est tout vous, la malice, la générosité. Je compte dire ma joie dans *le Monde* du 30 juin.

Je savais qu'en dépit de vos soins maniaques je trouverais « la » coquille. Elle est page 194, ligne 9. « Exubérance », sauf erreur, ne prend pas d'h. L'erreur est souvent commise. On croit que le mot vient de l'« ubris » grec, dont l'esprit rude commanderait l'h, en effet. Or Littré et Robert sont d'accord pour faire remonter le mot au seul latin « uber » (fertile).

Quand vous retirerez, ce qui est mon profond souhait, voyez également page 200, à cinq lignes du bas de page : il y a un « aurai » auquel un t ne ferait pas de mal, si j'ai bien lu...

Vous voyez que je vous ai bien lu. Ces remarques ne disent pas le bonheur éprouvé. Il est constant. En nos temps d'imposture, vous témoignez pour la vertu, la vraie, celle qui s'ignore.

Étant timide, je n'ai pas su quoi vous dire de senti en prenant place à la droite du père, l'autre

après-midi. J'ai trouvé réponse à mes questions dans le livre. Derrière les pages se dessinaient les yeux bleus venus des marins, du cher Roch.

J'avais presque l'âge de celui qui donne l'âme du livre. Mais pas assez, pas assez de courage non plus, pour mettre le feu à ma vie de petit lycéen à Louis le Grand (15 ans en 44). Je rôdais dans le même quartier. C'est vous dire comme vous m'avez fait rêver!

Merci de votre accueil. Merci pour tout.
En profonde et fidèle sympathie.

B. Poirot-Delpech

Bertrand Poirot-Delpech
à José Corti
à l'occasion de la parution
des *Souvenirs désordonnés*.

7 janvier 1987

Cher ami,

J'entends à « France-Culture » que les postiers, après les employés de la R.A.T.P., se mettent à leur tour à suivre le mouvement de grève! Que j'aime cette pagaille! Que j'aime comme ma vraie et seule patrie – par la communauté de langue et de culture, mais aussi d'esprit, d'*humeur* – cette France où ressuscite régulièrement du fond de l'Atavisme *l'impertinent peuple gaulois*, pour reprendre la savoureuse (bien involontairement) expression de Franz Liszt (ou de je ne sais plus quelle comtesse lui écrivant, pour déplorer que le pauvre Napoléon ait à gouverner ce ramassis de mauvais citoyens *sans discipline!*).

J'entends encore – à l'instant – que Darius Milhaud, retour d'un voyage aux États-Unis, a fondé une « Association antisportive » dont il était le Président et le seul membre.

Bref, le temps est au gel, à la neige, aux analyses médicales, mais quelque chose, mystérieusement, me fait sourire tout seul.

Je lis d'extraordinaires poètes italiens contemporains, dont je vous reparlerai : Mario Luzi, Giorgio Caproni, Franco Fortini.

Encore tous mes vœux pour l'année nouvelle. Qu'elle nous réunisse souvent.

(Et d'ores et déjà, prévoyez si possible un petit séjour chez nous, d'où je vous emmènerai sur les traces de Gracq (*Un balcon en forêt*) et de Rimbaud...

De tout cœur,

Christian Hubin

José Corti

SOUVENIRS DÉSORDONNÉS

Le portrait de Baudelaire

Le prince des sourciers fut Jacques Crépet. Il fut vraiment le nemrod de cette chasse. Il n'est que de voir le tableau qu'il dresse de ses trouvailles dans son édition des *Fleurs du Mal*. Encore que ce qu'on en lit ne soit pas la totalité de ce qu'il récolta au cours de trente années de lectures quotidiennes. Georges Blin obtint la suppression de bien des rapprochements hasardeux, mais non de tous ceux qu'il eût voulu et fallu éliminer.

Il était difficile à l'ex-pensionnaire de la rue d'Ulm, frais émoulu de l'École, de censurer avec intransigeance le travail d'un homme d'âge, qui s'était en quelque sorte identifié à son héros et de qui le père était dans la familiarité du poète. On trouve en effet le nom d'Eugène Crépet dans le *Carnet* de Baudelaire; qu'importe que lui soit accolée l'épithète « vieille canaille ». Au contraire. C'est la preuve que le poète connaissait parfaitement Eugène, en même temps que la présomption que celui-ci l'avait approché d'assez près et que, s'il en avait été si proche, il devait lui-

même le connaître assez bien – ce qu'il a montré dans son « Baudelaire ». L'autorité de la « vieille canaille » – mot où il est permis de sentir une nuance de sympathie complice – passa, tout naturellement, du père au fils.

Jacques Crépet! Je revois sa haute silhouette un peu voûtée, sa démarche pesante; sa manière, pour s'asseoir, de se laisser tomber, tout d'un bloc, dans mon fauteuil – à mon grand effroi. Il ne pensait, voyait qu'au travers Baudelaire. Dès notre première rencontre, il avait noté sur mon visage quelque chose de son poète. Il en était si frappé qu'il se fit un jour accompagner d'un ami. « Regardez M. Corti, lui dit-il. Regardez-le bien. » Après un instant, il l'interrogea : « Eh bien? – Eh bien, répondit l'ami, je lui trouve une vive ressemblance à Baudelaire. – La démonstration est faite », s'écria Crépet. Je souris. Cette réponse pouvait être celle d'un homme aimable et subtil, qui sachant le faible de son ami – et pensant peut-être aussi, de surcroît, m'être agréable – avait servi ce qu'on attendait. Je ne sais si j'offre vraiment cette ressemblance – on me l'a dit d'autres fois et, tout récemment encore, M. Vidal-Naquet. Si elle existe vraiment, elle tient sans doute à ces deux vastes rides, à ces plis profonds qui, partant du nez, mettent une bouche entre parenthèses. Ce n'est pas pour faciliter cette confrontation que j'ai placé un portrait de Baudelaire dans ma boutique. Tous ceux qui viennent chez moi le connaissent. C'est lui qui accueille, mais personne ne sait comment il est venu en ma possession.

C'était par une matinée de 1942. L'impression des *Fleurs du Mal* venait d'être achevée et

j'attendais, d'une minute à l'autre, le camion qui devait m'apporter une partie de l'édition. J'étais impatient de voir ce gros livre qui m'avait coûté tant de soucis; pour lequel j'avais fait de si lourds sacrifices d'argent — quand je n'en possédais guère, dont j'attendais beaucoup. Ce n'était pas mon premier grand livre; mais c'était celui qui, en souvenir de mes jeunes années, me tenait le plus au cœur. Comme j'étais sur le pas de la porte et guettais l'arrivée de mon camion, anxieux comme un jeune auteur qui attend son premier livre, une jeune fille se présenta : « J'ai un lot de photographies à vendre. Voulez-vous me l'acheter? dit-elle en entrant. — Je ne vends pas de photos, répondis-je. — Alors, c'est bien triste, murmura-t-elle en soupirant. »

C'est un fait que je ne vendais pas de photos; un autre aussi que mon esprit n'était préoccupé que de ma cargaison de *Fleurs du Mal*. Je conseillai à cette jeune fille d'aller se défaire de ses photos du côté de la rue Bonaparte. Pourtant, comme elle franchissait mon seuil, mal à l'aise, je me ravisai. Elle ne respirait pas précisément l'opulence! Elle attendait peut-être de cette vente de pouvoir manger ce jour-là. 1942, les temps étaient durs. Bref, je l'invitai à m'ouvrir son carton. La première photo qu'elle en tira fut ce portrait de Baudelaire. J'attendais le camion de mon édition des *Fleurs du Mal* et c'était Baudelaire qui, spontanément et comme de lui-même, entra chez moi. Il m'en coûta vingt francs. La jeune fille partit, radieuse, et j'installai mon Baudelaire à la place que, depuis, il n'a jamais quittée.

Je pense, de temps en temps, à lui faire l'honneur d'un cadre; au moins à le faire mettre sous verre. Je n'ai jamais été au-delà de ces velléités d'un instant. Je le garde comme je l'ai reçu; comme un signe que Baudelaire a voulu venir chez moi; qu'il agrée ma boutique. N'est-il pas curieux que cette photo me fût « *donnée* » d'une façon aussi singulière et quelques instants avant l'arrivée de mon édition?

Premier éditeur des *Fleurs*, Poulet-Malassis avait possédé le portrait peint par Alexandre Lafond en 1860; il en avait fait le principal ornement de son cabinet; et moi, le dernier en date, l'éditeur de la Nième – mais, distinguo, pas de n'importe quelle Nième – je décorais ma boutique d'une photographie qui n'en était que la reproduction (assez rare, il est vrai, ce que je ne savais pas alors). N'est-ce pas une gentillesse du sort, d'un sort bienveillant, mais pourtant attentif à marquer les distances? Le parallélisme de Poulet à moi ne s'arrête pas là. Comme il en a eu un lui-même, j'ai mon procès des *Fleurs*. Avec quelque nuance encore de dévaluation. En 1857, l'avocat général tonnait au nom de la Conscience publique; en 1963, la Morale n'avait rien à voir dans le débat du tribunal. Il s'agit du plus banal des procès civils; d'une revendication de droits d'auteur, mais... à l'occasion de ces mêmes six pièces condamnées cent ans plus tôt. Là aussi, les choses sont ramenées à l'exacte mesure. L'histoire, l'événement en se répétant se rapetissent. J'espère que le parallélisme du destin de Poulet-Malassis et du mien s'arrêtera là : il a fait faillite (comme les

trois quarts des éditeurs). Notons qu'il vaut mieux mourir après avoir fait faillite avec les *Fleurs du Mal* sur sa tombe que disparaître en laissant une fortune tirée de littératures ou médiocres ou indignes.

Christian Hubin

LA FORÊT EN FRAGMENTS

Rien de commun

– *Alors* (grand paraphe élégant de sa pipe dans l'air, comme du plumet d'un feutre), *alors je lui ai dit en lui montrant la porte* : « *Monsieur, serviteur!...* »

Le dos voûté, le regard vif, l'urbanité parfaite, parlant un français qui tient du clavecin et du fleuret : José Corti, debout sur le rivage de ses livres, dans l'éclat de sa vieillesse princière.

Comment peut-on à ce point avoir vogué au large? *Rien de commun*. Même la poussière de ses rayons est noble. Je contemple les piles de volumes entre lesquelles il glisse en silence – strates de neiges, stalagmites touchées d'une légère phosphorescence. Char, Breton, Gracq, Bachelard, Béguin... Moins un catalogue qu'une incantation. La respiration se fait plus courte, le souffle est comme retenu. Les doigts effleurent les couvertures, feuillettent : à chaque volume, le don, fait de grâce et de démesure. A chaque pas, la source frôlée, l'invisible rose des vents où se recharge l'esprit.

Pierre-Georges Castex

JOSÉ CORTI

Éditeur de la critique littéraire

En une trentaine d'années s'égrenèrent, à la Librairie José Corti, de nombreuses thèses de Doctorat, imprégnées d'un esprit moderne, sous le sigle et la devise hautement justifiée de la Rose des Vents : « rien de commun », en vérité dans cette collection unique en son genre et d'une tenue inégalée. Parmi les plus importantes, je note au fil du souvenir, dans le domaine de la littérature française, celle de Max Milner sur le thème et le personnage du diable de Cazotte à Baudelaire, celle de François Germain sur l'imagination d'Alfred de Vigny, celle de Georges Blin sur Stendhal et les problèmes du roman, celle de Paul Bénichou sur Gérard de Nerval et la chanson folklorique, celles de Pierre Albouy sur la création mythologique chez Victor Hugo et d'Anne Ubersfeld sur le théâtre hugolien, celle de Michel Raimond sur la crise du roman des lendemains du naturalisme aux années vingt, celle d'Alan Raitt (soutenue à Oxford, mais écrite en français) sur Villiers de l'Isle-Adam et le symbolisme, celle

de Jacques Noiray, couronnée par l'Institut, sur le romancier et la machine; plus récemment, les deux éléments primordiaux de la somme stendhalienne présentée à la Sorbonne par Michel Crouzet, qui allait m'y succéder: un commentaire de *la Vie de Henry Brulard*, une étude sur Stendhal et l'italianité. Il convient de rendre un hommage particulier à la précieuse thèse de Marguerite Bonnet sur André Breton et le début de l'aventure surréaliste, car elle marque l'entrée du mouvement cher à José Corti dans le champ de notre enseignement et de notre culture. La confection de tels ouvrages posait des problèmes matériels, à cause des nombreuses notes et de l'appareil documentaire dont ils s'accompagnaient. Telle était la loi du genre; José Corti s'y soumit avec désintéressement: il aurait pu, à moindre peine et à moindre frais, produire en plus grand nombre des essais d'un contenu plus léger.

Mais il eut plus de mérite encore à publier des éditions critiques, des études de genèse textuelle: travaux parfois arides, qui exigeaient beaucoup de soin sans pouvoir prétendre à une grande diffusion. Mes activités professionnelles m'ont incité à suivre tous les développements de l'entreprise: ainsi puis-je témoigner du long effort qu'elle coûta. La monumentale édition des *Fleurs du Mal* due à Jacques Crépet et Georges Blin (relayés plus tard par Claude Pichois) a été la pierre angulaire de cette collection; les mêmes scoliastes éditérent encore les *Journaux intimes* de Baudelaire et Robert Kopp les *Petits poèmes en prose*. Flaubert, pour une

version première et inédite de *Madame Bovary*, Villiers de l'Isle-Adam, pour les *Contes cruels*, pour *le Prétendant* et pour diverses « reliques », y figurèrent aussi, ainsi que Balzac, le plus grand de tous.

Gilbert Durand

L'HOMME CORTI

Rue de Médicis, l'Homme Corti s'est toujours tenu à l'écart des « parisianismes ». Paris était pour lui comme pour beaucoup de nos compagnons, trop longtemps ville « occupée », soumise à l'Occupation et ayant gardé dans son âme ces trop grandes complaisances, ces servilités qui permettent de survivre sans honneur. Rue de Médicis, le petit homme en blouse grise de vendeur, qui faisait lui-même ses paquets d'expédition au fond de la boutique comme un modeste libraire de province, entre son admirable compagne et son neveu Pierre, accouchait le Surréalisme, puis l'œuvre de Bachelard, de Mauron, de Jean Rousset, de Béguin, de Raymond, de Julien Gracq — que je rencontrais au fond de la boutique aussi effacé, timide et fier que le maître de céans. Il faudrait citer tout le catalogue ! Mais je persiste à penser que ce « flair » extraordinaire de découvreur de ce qui allait être notre modernité était garanti en quelque sorte par la profondeur morale de l'Homme Corti. Une époque, une civilisation ne se fait pas à coup de « faits divers » fussent-ils

culturels, véhiculés par les complaisances tapageuses des médias et de la mode. Une époque est tissée par ce que le poète Fernando Pessoa appelle « la fin Créatrice-de-Civilisation de toute œuvre artistique ». Et il faut un approfondissement certain de l'âme, un creusement douloureux, pour toucher cette « finalité » et reconnaître les œuvres artistiques qui la fondent. Le caractère de José Corti et les terribles épreuves *consenties* – la Résistance était un engagement – donnaient au penseur, au poète, à l'éditeur de la Rue Médicis cette irremplaçable et souveraine profondeur qui lui permettait de choisir, d'éditer, de promouvoir « la fin Créatrice-de-Civilisation » des œuvres de notre temps, des œuvres qui construisaient notre temps. Je ne sais si un jour un sociologue intelligent – il y en a quelques-uns – se rendra compte que l'Histoire des grands ensembles nationaux ne s'érige point à coup de moyennes statistiques ou de baromètres de popularité qui ne gardent que le « commun », mais bien plutôt par ces aristocrates marginaux, foyers de minuscules cénacles, imperceptibles ferments qui soulèvent la pâte des sociétés. Aristocrate et marginal, José Corti l'était : d'origine corse, promoteur de la marginalité surréaliste, découvreur de Bachelard en un temps où le philosophe poète de Dijon n'était pas auréolé du Grand prix des Lettres, éditeur d'un prix Goncourt qui venait de refuser tous les prix d'une « littérature à l'estomac », poète en un temps qui méprise les poètes, appartenant à cette marge dérisoirement ténue, clandestine, persécutée qu'était la Résistance (celle d'avant 1944!), l'on ne pouvait pas mieux se démarquer des vulgarités

du « commun ». La devise altière de la maison était et demeure ce fier « Rien de Commun ». Et c'est cependant cette « distinction » du cœur, de la sensibilité et de l'intelligence qui allait faire le cœur, la sensibilité et l'intelligence de la France d'après la guerre. Le sociologue se rendra compte alors, que la culture française de l'après-guerre, les trompettes publicitaires de l'existentialisme et du culturalisme formel s'étant tues, se construisait pierre après pierre dans la paisible et provinciale boutique de la rue Médicis : berceau du surréalisme, du « bachelardisme » de la psycho-critique, c'est là que devait naître – en ordre dispersé et que seule l'intuition de l'éditeur rassemblait – ce que j'appellerais plus tard une « mythocritique » avec les livres des amis Albouy, Béguin, Georges Poulet, Chambers, Cazenave, Guiomar. Avec la poétique de Gracq et de Bosco. Avec le « fantastique » étudié par Castex, le « merveilleux » par Spada... « Rien de Commun » dans cette œuvre d'éditeur, parce que l'Homme Corti était hors du Commun.

ANTHOLOGIE

Gustave Amiot

LA DUCHESSE DE VANEUSE

23 août 1765.

Ce vendredi ne m'apporte encore pas de lettre, du moins des seules qui existent pour moi. Je suis dans une détresse calme et exténuée. Je porte avec stupeur un deuil inexplicable — J'ai condamné ma porte. Le Président d'Arnouville souffre d'un violent accès de goutte, et je ne simule pas les gestes d'une inquiétude que je voudrais ressentir. On dit que Monsieur de Pont de Veyle se meurt, et je me laisse dire malade pour excuser mon incroyable négligence à l'endroit d'un de mes amis les plus sûrs. Je suis lasse de dévider l'écheveau de mes pensées noires; ma tête est vide comme une noisette creuse, et je n'y sens que le battement d'une névralgie à la tempe gauche. Je ne sais plus ce qu'est le sommeil, je mange comme une machine; mes livres, mon parfilage, ma lectrice, mon chien m'exaspèrent. Je voudrais être pieuse, être bête, tuer les minutes à d'innombrables rosaires, m'enterrer dans les pratiques et les oraisons, collectionner mes croix, mes

langueurs et mes mortifications, les serrer, les recompter, les placer en fonds perdus sur le Paradis. Je crois qu'à défaut de cet opium, je vais recourir à de vrais narcotiques. Il tombe une pluie serrée et continue qui rouille déjà les feuilles, et dont toutes les gouttes me pénètrent. Je ne sais de quelle espèce est ma douleur, et pourtant elle m'est odieusement connue; hier, c'était une ivresse, aujourd'hui, c'est un dégoût sans fond.

Yves Amiot

UN GOUVERNEUR DE JUDÉE
(Ponce Pilate)

J'aime la Judée mais fort peu ses habitants. Pour un gouverneur romain, il n'est pas de mission aussi ingrate et aussi dangereuse à accomplir que celle qui m'échoit. Ce peuple d'Israël est impossible à tenir. Le joug lui pèse d'un poids intolérable et tout lui est bon pour tenter de s'en libérer. Malheureusement pour lui, le joug c'est moi, et je n'entends pas me laisser faire.

En vérité, étant donné les charges et les soucis que représente pour Rome pareille conquête, je ne suis pas sûr qu'il ait été bon de l'avoir effectuée. Il est vrai que la Judée est le passage obligé des invasions vers l'Égypte. Mais aussi, quelle idée ce petit peuple entêté a-t-il eue de s'y établir? Quand on veut éviter la foudre, on ne se fixe pas sur un sommet. En fait, le souhaitait-il vraiment? Il y a chez lui un curieux mélange d'agressivité et d'inquiétude, de mysticisme et de ruse qui me prend souvent au dépourvu. Actuellement, on voit pulluler les sectes, se multiplier les complots, se répandre les rumeurs les plus diverses et les plus contradictoires. La peau d'Israël est à vif.

Mais mon pire adversaire est d'origine religieuse : le Grand Prêtre et ses séides. Cette année Caïphe tient l'emploi, conseillé par son beau-père Anne. Sous une apparente soumission, l'un et l'autre multiplient les embûches à mon égard, paralysent mes décisions, et animent un véritable réseau clandestin qui fait échec à mes volontés. L'adversaire est insaisissable et multiforme. C'est d'une guerre souterraine qu'il s'agit, la pire de toutes, celle que, mieux que quiconque, un clergé sait, à merveille, conduire.

Ma seule parade est d'appuyer en Judée un mouvement religieux hostile aux gens du Temple pour reprendre en main ces derniers. Or, depuis le temps que j'observe le grouillement des sectes, une seule me paraît constituer pour eux un véritable danger. Il s'agit d'un mouvement animé par un prophète, nommé Jésus, qui se prétend tout simplement Roi des Juifs et fils de Dieu. Tant qu'à faire, pourquoi pas ?

Cela dit, il manœuvre fort bien et son parti prend de l'ampleur. Mystique mais combatif, Jésus multiplie prêches et sortilèges, et il n'est pas jusqu'à mes centurions qui n'y soient sensibles. Voilà un homme avec lequel, et sur lequel, l'on doit et l'on peut compter, d'autant qu'il est en conflit ouvert avec Caïphe et le Grand Sanhédrin. Aussi, je le soutiens discrètement depuis quelque temps, et mon administration observe à son égard une neutralité bienveillante. Il me rend la pareille d'ailleurs, et ne remet jamais en cause, ni en public ni en privé, l'autorité de Rome. Il encourage même les gens à payer leurs impôts. Il m'en faudrait beaucoup de cette espèce !

Claude Aveline

DE FIL EN AIGUILLE

AUX APPRÊTS DE L'APRÈS

Apprendre à se passer de ce qui se passera de nous.

L'Île et le Golfe n'ont jamais été plus beaux. Ou bien les choses deviennent-elles toujours plus belles parce que l'on s'approche du moment de les perdre?

J'aurais dû écrire : « ... *de ceux* qui se passeront de nous. » Qui se passent déjà de nous. Ils nous en donnent l'exemple : pour eux, c'est tout appris.

Revenir de tout avant de partir pour nulle part.

Gaston Bachelard

L'EAU ET LES RÊVES

Les eaux claires, les eaux printanières
et les eaux courantes.
Les conditions objectives du narcissisme.
Les eaux amoureuses.

Triste fleur qui croît seule et n'a pas d'autre émoi
Que son ombre dans l'eau vue avec atonie.

MALLARMÉ, *Hérodiade*.

... Il y a même eu beaucoup de gens qui se sont
noyés dans un miroir...

RAMON GÓMEZ DE LA SERNA,
Gustave l'incongru, trad., p. 23.

I

Les « images » dont l'eau est le prétexte ou la matière n'ont pas la constance et la solidité des images fournies par la terre, par les cristaux, les métaux et les gemmes. Elles n'ont pas la vie vigoureuse des images du feu. Les eaux ne

construisent pas de « vrais mensonges ». Il faut une âme bien troublée pour se tromper vraiment aux mirages de la rivière. Ces doux fantômes de l'eau sont liés d'habitude aux illusions factices d'une imagination amusée, d'une imagination qui veut s'amuser. Les phénomènes de l'eau éclairée par un soleil de printemps apportent ainsi des métaphores communes, aisées, abondantes, qui animent une poésie subalterne. Les poètes secondaires en abusent. Nous pourrions accumuler sans peine des vers où de jeunes ondines jouent, sans fin, avec de bien vieilles images.

De telles images, même naturelles, ne nous enchaînent pas. Elles ne réveillent pas en nous une émotion profonde comme le font certaines images, pourtant aussi communes, du feu et de la terre. Comme elles sont fugitives, elles ne donnent qu'une impression fuyante. Un coup d'œil vers le ciel ensoleillé nous rend aux certitudes de la lumière; une décision intime, une volonté soudaine nous rendent aux volontés de la terre, à la tâche positive de creuser et de bâtir. Presque automatiquement, par la fatalité de la matière grossière, la vie terrestre reconquiert le rêveur qui ne prend aux reflets de l'eau que le prétexte de ses vacances et de son rêve. L'imagination matérielle de l'eau est toujours en danger, elle risque de s'effacer quand interviennent les imaginations matérielles de la terre ou du feu. Une psychanalyse des images de l'eau est donc rarement nécessaire puisque ces images se dispersent comme d'elles-mêmes. Elles n'ensorcellent pas n'importe quel rêveur. Toutefois — nous le verrons dans d'autres chapitres — certaines

Pour fêter le cinquantième anniversaire des éditions José Corti, Christian Bourgois est heureux d'accueillir dans 10/18 un bilan de cette originale et symbolique aventure qui a marqué la littérature française de ce siècle : de Claude Aveline, Gaston Bachelard, Paul Benichou, Marguerite Bonnet, André Breton, René Char à Georges Fourest, Julie Gracq, Sadeqh Hedaya, Gherasim Luca, Benjamin Péret, Georges Poulet, André Spire, sans oublier W. Beckford, Coleridge, M.G. Lewis, Ann Radcliffe, Laurence Sterne et Horace Walpole.

La librairie José Corti, rue Médicis à Paris.
Photo Zabo Nora.

Christian Bourgois éditeur



47519.4



9 782264 012661

ISBN 2-264-01266-8

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique — Coraline Mas-Prévoist

Programme de génération — Louis Eveillard

Typographie — Linux Libertine, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

